

Un trait d'union entre le visible et l'invisible

Darboral .

Stephen Beaupré, Céline Bonnier, Sylvie Cotton, Daniel Danis,
Yves Graton, Corine Lemieux, Ginette Rioux, Tamar Tembeck,
Anne-Marie Ninacs ont participé à cette phase de Darboral.

Le projet Darboral est principalement un espace-temps, une contemplation approfondie de l'expérience d'atelier. Celle qui se déploie dans la pratique, dans le quotidien. C'est une temporalité qui s'inscrit à l'intérieur d'une série de rendez-vous indéfinis, donnant lieu à différentes formes de dialogues et de créations, entre l'artiste et des convives ainsi qu'entre l'artiste et lui-même avec sa solitude habitée. C'est une plate-forme d'observation, pour voir de quelle manière on absorbe les différentes nourritures qui nous traversent, et quelle est la nature de celles que l'on offre aux autres. Entrez ainsi en contact avec nos mécanismes d'ouverture et de fermeture, de prise et de don. Finalement, le corps du projet réside dans l'ensemble de ces espaces-temps partageables, tant avec les autres qu'avec soi-même. Que signifie inviter des personnes à l'intérieur de cet espace d'intériorité? Peut-être ouvrir la solitude de l'atelier, partager un processus d'ouverture et de recherche, ou être déplacé par la présence d'autrui. Je n'ai pas de réponse définitive, tout ce que je sais c'est qu'il y a une nécessité intuitive à l'intérieur de moi, qui me dit que l'isolement est une avenue stérile.

C'est dans cet état d'esprit qu'une série de collaborations se sont déroulées. Stephen Beaupré et moi avons enregistré des sons à partir des sculptures, ainsi que des bouts de phrases et de conversations entre nous et avec les autres convives. Entendre et réentendre leurs voix en détail, voir la beauté d'une hésitation, et par la suite recomposer une trame sonore qui sera rediffusée dans l'espace d'exposition. Ce fut un beau déplacement de pratique et de spécialisation. Stephen a composé et partagé avec moi son oreille attentive et son savoir-faire dans l'élaboration d'un environnement sonore. Merci Stephen. Avec Ginette Rioux, on a passé de très beaux moments de parole et de silence. Un plaisir partagé avec le jeu de la matière matrice. Ces actions se sont incarnées dans des formes en contre-dépouille, affectées par de beaux récits de la vie quotidienne. Une belle altération commune dans une relation qui commence à avoir une perspective de plus de trente ans. Merci Ginette. Des moments significatifs également en présence de Corine Lemieux, où un grand dossier de réflexion s'est ouvert et que l'on se doit d'approfondir ensemble, sur la hiérarchie des activités et les rythmes et pressions de la production, finalement sur des questions fondamentales d'économie et d'énergie. Merci Corine de ton engagement. De

beaux moments avec Sylvie Cotton, merci de ta présence et de ton acuité dans les plus fines déterminations initiales qui s'enclenchent durant le processus d'une œuvre. Cette dynamique prenant formes dans une série de sculptures spontanées et rafraîchissantes. Merci également à Céline Bonnier, pour ces moments de recherche en bordure du seuil, pour ce travail de langue et d'espace, en continuité avec une collaboration ultérieure durant le "Chant des Gaston" présenté à l'Espace Libre en octobre 2007. On a ainsi commencé à regarder les ramifications entre les projets et leur étanchéité alternative. Merci également à Tamar Tembeck pour ta créativité et ton soutien. Nous avons entamé ensemble un travail exploratoire sur la voix. Observant cette fine lamelle entre l'audible et l'abstraction, entre le lisible et l'interprété. Je voudrais aussi remercier Anne-Marie Ninacs pour sa présence et sa contribution profonde depuis les tous débuts du projet, par son écriture et son regard lucide, ses questionnements elle a grandement affecté l'évolution du projet.

C'est en avril 2000 que j'ai entamé Darboral en invitant des amis à manger et à traîner dans un espace en transformation, circonscrit par une plateforme de tapis. C'était une aventure intrépide et intuitive, qui allait faire surgir toute une série de prises de consciences et de surprises, sur le plan formel, mais surtout sur le plan intérieur. À l'époque, j'avais quelques intuitions de base qui se sont développées et qui sont encore actives aujourd'hui, mais une grande partie des manifestations allaient surgir des déplacements inattendus venus de l'altérité, celle des convives et collaborateurs présents et celle des convives livresques, celle des guides spirituels. J'ai ouvert quelque chose de stimulant mais aussi d'inconfortable et d'imprévisible, dont je n'avais pas soupçonné la portée transformatrice et la profondeur. Pourquoi vouloir parler de ces questions d'ouverture et de rapports à l'autre, à ce moment-là ? Eh bien c'est quelques années plus tard que j'allais voir clairement que c'était mes propres difficultés d'ouverture et de générosité qui allaient être révélées. C'est un drôle d'endroit pour se mettre à questionner la construction identitaire du JE, que celui du milieu artistique, qui a développé une hyper-spécialisation dans justement la mise en œuvre de cette illusion identitaire. J'allais en cours de route voir les pressions et l'épaisseur réelle des murs de ma prison, et de ce que le maintien de cette identité demandait. Ces pressions que je sentais dans mon corps et mon esprit, et qui, avec le développement d'une vue plus large à force de pratiquer, allaient se révéler des carburants significatifs. En entrant en contact avec ma propre souffrance, j'ai pu sentir la souffrance profonde de bien des femmes et des hommes qui ont peur, eux aussi, dans le fond de leur atelier intérieur.

C'est toujours apeurant et bouleversant, de voir son ignorance et son auto-illusion en face. Faire une pratique artistique de cette manière c'est rendre visible tout le paysage de notre esprit et en dévoiler peu à peu tous les aspects. Il faut alors être capable d'accueillir les côtés sombres comme les aspects lumineux, c'est là que la bienveillance et la compassion entrent en jeu. Il se passe quelque chose de profond lorsqu'on arrête de vouloir être bon, de vouloir s'améliorer et de vouloir le prouver aux autres.

Bien entendu que le fait d'avoir entamé une pratique spirituelle et méditative a transformé bien des repères dans les rythmes de l'atelier

intérieur. Surtout quand on commence à comprendre et vivre, que la pratique ne se fait pas uniquement sur le coussin, mais commence à s'infiltrer dans toutes les activités de la vie quotidienne. Je me rappelle encore cet instant, durant une belle journée d'avril 2003, où je me suis levé de mon coussin et j'ai compris que l'instant suivant n'était pas nécessairement la fin de la méditation, mais que je pouvais continuer à méditer dans l'action suivante, devant ma feuille blanche et mon pot d'encre. C'était un moment d'union et d'incarnation des enseignements. Bien entendu qu'après il faut le maintenir cet état et ça c'est autre chose. C'est le travail de toute une vie.

Il y a des liens naturels et séculaires, entre les démarches spirituelles et les démarches artistiques. Entre le sacré et la créativité. On vit une drôle d'époque où d'un côté il y a une confusion assez développée, qui de plus a les moyens de maintenir son illusion de divertissement, et à la fois une ouverture d'esprit des gens qui n'a pas toujours eu lieu. C'est un contexte assez particulier, qui permet pour ceux qui s'attardent, de refaire ce lien entre l'art et le sacré d'une manière moins dogmatique. De questionner cette fausse séparation entre le sacré et le profane.

Darboral, c'est donc une plate-forme de pratique, où l'on prend acte de la richesse et de la profondeur des déplacements internes, provoquée par la présence de l'autre et par l'impermanence d'un terrain défini, quel qu'il soit. C'est donc un lieu artistique malléable, comme tant d'autres, où l'on peut observer et transformer de manière créative nos différents modes d'ouvertures psychiques et corporels, en assouplissant nos limites communes. C'est un espace-temps pour dissoudre nos résistances ou pour les accueillir du moins, avec douceur, en se laissant attendrir par elles, pour arriver à être ensemble autrement. C'est également des champs de partages des denrées alimentaires, des fruits affectifs, de toutes ces nourritures terrestres palpables et impalpables qui nous traversent quotidiennement et qui nous alimentent. Ces carburants, qui nous aident à nous déplacer dans l'existence, en nous donnant le courage de s'ouvrir à la vie, de s'ouvrir à soi-même pour arriver à accueillir l'autre, qui finalement n'est pas l'étranger que l'on croyait.

Darboral est un lieu de contemplation, une convergence joyeuse déployée sur une série de tapis amovibles, où sont déposés des objets significatifs et des carnets d'inscriptions, qui recueillent les traces graphiques des événements produits. C'est un espace sur lequel s'activent des rencontres hebdomadaires et quotidiennes, autour de repas simples, ou d'une tasse de thé au seuil du privé et du public. Des moments indéfinis; allant d'un souper de vingt-cinq personnes à des rencontres aléatoires, à des rendez-vous intimistes de deux ou trois individus, ou à des rendez-vous solitaires avec moi-même accompagné d'un appareil-photo et de certains livres-vivres. Ces livres qui relient les feuilles arboricoles et servent de supports pour les nourritures de sagesse qui guident nos parcours. C'est un espace-temps où se chevauchent solitude et cohabitation, absence et présence. Un lieu de méditation, où nous prenons rendez-vous avec les gens que l'on porte et ceux qui nous habitent.

Faire de l'art devient ainsi une pratique d'attention et d'accueil, permettant de créer des ouvertures, de ralentir le rythme, pour laisser de l'espace entre les mots, entre les signes, entre les événements et entre les émotions. Développant ainsi une activité de suspension graduelle. Parfois, arriver à sentir que notre rapport à l'espace s'assouplit, laissant émerger une vision plus vaste du monde.

Il faut être conscient de ce que les modes de productions que l'on adopte dans l'atelier sont porteurs de valeurs et de signalisation sociale et spirituelle. Que ce n'est pas seulement le discours qui peut incarner nos modes de résistance face à un système économique qui, lui, crée des pressions énormes sur les êtres vivants et leurs environnements. Comment arriver à ne plus être les prisonniers compulsifs de nos agendas ? C'est au cœur de cette question sur la boulimie productive que l'on peut agir et se transformer. Car les vraies révolutions se développent d'abord dans nos plateformes internes.

L'espace d'atelier peut ainsi devenir, où je dirais ici redevenir, un vrai lieu d'apprentissage où l'on peut entrer en contact avec des dimensions plus profondes de ce qui nous compose et nous fait agir. Entrer en contact avec notre esprit vaste et notre nature fondamentale qui est commune à tous les êtres vivants. Pour arriver à placer cet espace, il faut limiter nos activités, calmer notre espace intérieur, pour avoir une perception plus panoramique de ce que l'on fait et des intentions qui sous-tendent nos efforts. L'activité artistique et les conditions d'un atelier sont un lieu très propice à cette introspection et à l'ouverture de la conscience, mais pour cela il faut se dégager de nos volontés de sécurité, de notre avidité et de nos reconnaissances inquiètes, et ce n'est pas facile. Avec constance, au fil des ans, lorsqu'on arrête de trop vouloir, le processus naturel de la pratique finit par faire son travail et ouvrir l'espace pour qu'adviennent des brèches qui transforment notre esprit et notre cœur. De là l'importance de laisser des espaces indéterminés et des espaces ouverts, questionnant ainsi les motifs de nos efforts et ceux de nos inquiétudes.

Par la suite, le défi, c'est de transposer et réussir à transmettre une partie ou l'essentiel de ces réalisations dans le travail lui-même. Réussir finalement le travail de communication qui lui aussi doit avoir ces caractéristiques d'ouverture et de souplesse, et la dimension fondamentale de l'écoute. Arriver ainsi à bien utiliser ces magnifiques plateformes d'expression et de communication que des hommes et des femmes portent depuis fort longtemps au cœur de l'expérience humaine. C'est ainsi que le laboratoire artistique reprend sa fonction profonde, d'ouverture et de vraie expérience de libération.

Mais pourquoi vouloir intégrer un moment comme celui-ci dans l'ensemble du projet ? Dire que cette communication, par exemple, en ce moment même, fait partie du projet ? Eh bien, dans cette intention réside une grande partie du cœur du projet Darboral. Celle d'arriver à incarner une pratique continue, qui tente d'embrasser tous les aspects du quotidien, et qui tente d'unifier la séparation entre les types d'activités. Entre les signes et leurs processus de fabrication. Entre l'objet et le sujet qui crée et qui reçoit. Comment arriver à ne pas se faire emporter par l'agitation du faire et de la finalité, qui rétrécit et comprime l'espace au détriment des éléments plus sensibles comme les émotions, les interactions humaines et les rythmes de l'esprit ?

On ne se fera pas accroire que ce projet n'est pas une construction. Mais la question que l'on doit se poser c'est : est-ce que notre construction transporte des outils de conscience et de libération? Et est-ce qu'elle est une activité significative et transformatrice pour nous, pour qu'ensuite, elle puisse devenir un outil d'inspiration pour les autres? Se donner un cadre symbolique, en sachant très bien que la finalité, ce n'est pas le cadre en soi, mais qu'il est nécessaire pour asseoir une discipline et une pratique artistiques à long terme. On a besoin de supports et de points de repère relatifs pour arriver à cet endroit où l'on comprend dans l'expérience qu'il n'y a pas de points d'appui, et que même la dualité classique que l'on fait entre matérialisme et spirituel est encore une dualité conventionnelle.

Cette plateforme imparfaite tend avec sincérité à cette communication ouverte, en accueillant ces erreurs et ces difficultés. Finalement la plateforme de Darboral n'existe que dans le moment présent de l'expérience. C'est un continuum en constante transformation, que ce soit dans l'atelier intérieur ou dans les différents lieux d'exposition, elle continue son processus organique dans l'esprit de ceux qui l'expérimentent. Bien entendu on peut se poser la question, mais quelle est la nature de ces traces matérielles qui nous donnent une illusion de permanence?

Dans ce contexte d'incarnation organique, des objets et des signes prennent forme et se déposent sur les membranes. Des traces de passage, des sculptures et des dessins, inspirés par les convives ou fabriqués avec leur participation, tantôt outils ambivalents ou objets organiques faits avec les restes des repas. Parfois ces sculptures sont entamées à partir d'un objet donné ou des empreintes du corps des protagonistes présents et des nourritures en métamorphose. Un autre exemple de ces répercussions, ce sont les plantes et les petits arbres, germés à partir des graines recueillies lors des rencontres précédentes. Cultivant ainsi ces noyaux, que nous avons nettoyés dans nos bouches, jusqu'aux arbres fruitiers qu'ils contiennent, nous avons fait mûrir les potentialités de ces forêts miniatures dans nos palais. Ces divers objets se déposent progressivement sur la plateforme, ayant une finalité suspendue, car toujours propice à des modifications, ils sont les répercussions vivantes de ces Rendez-vous indéfinis.

Sans être naïf sur le travail qu'il reste à faire pour laisser tomber nos couches de protection, nous sommes sincèrement engagés sur le chemin de la dissolution. Mais comment aller au-delà des mots tout en passant par eux ? En les mastiquant, en absorbant leur sagesse pour voir la nature profonde de leur origine dans notre esprit. De quoi sommes-nous remplis, de quoi sommes-nous avides ? Le regard retourné et la main lectrice, c'est à l'usage que les manques et les vides surgissent. Accepter ainsi l'impermanence de nos plateformes, celles où est déposée notre intériorité. Accepter l'impermanence d'un terrain défini qui n'est en fin de compte qu'une illusion. Accepter que les tapis sous nos pieds ne sont pas solides et qu'ils peuvent se retirer à tout instant.

Les œuvres, dans cet environnement, sont des signes-outils qui mettent en lumière ces entre-espaces, ceux de nos obstructions comme

ceux de notre vastitude, rendant visibles nos cavités et nos vides internes. Ce sont des bornes de reconnaissance, que l'on utilise pour communiquer avec les autres et pour partager nos pratiques. Les œuvres et leur mode de fabrication sont des révélateurs significatifs sur notre rapport à l'encombrement, à l'avidité et à la matérialité de nos propres corps. Quelles sont la forme et la topologie de nos espaces intérieurs, de nos canaux, de notre cœur, de notre boîte crânienne, de notre dure-mère, de notre estomac ? Sachant que l'esprit est insondable et qu'il n'a pas de forme, en assumant ainsi l'échec permanent de l'entreprise. Il faut plonger pour le comprendre. Au milieu de cette liquidation, nous avons constitué des modelages, des transferts, des empreintes et les réserves de nos cavités et contours. Sculptant de l'inverse et modelant du vide à rebours. Fabriquant ainsi de nouveaux lieux, où la perception vient s'appuyer, où elle peut rebondir et prendre d'autres points de vue sur elle-même. Le travail manuel des objets permet parfois, de toucher à ces espaces moins surchargés de discours et de déplacer les structures discursives vers des connexions plus concrètes. Permettant ainsi de simplement être dans l'instant présent avec ce qui est.

Se déploie ainsi, depuis quelques années, un terrain fertile s'articulant entre ordre et chaos, où surgissent des agencements singuliers et des surprises. Là où on peut regarder cette volonté chronique et désespérée de l'accomplissement, du vouloir-faire, qui nous libère temporairement dans le surgissement des choses, mais qui nous emprisonne dans sa tâche de vouloir mettre en ordre ce qui est en dehors de nous. Arriver à accepter que l'on n'arrivera pas à compléter notre liste des choses à faire. Cette pression nous fait souvent oublier, dans l'emportement de son agitation, que le seul endroit que l'on peut réellement organiser c'est notre champ intérieur, et encore là, il existe bien des manières d'interpréter le sens de l'organisation. Il ne s'agit pas là d'une simple question de maîtrise ou de spontanéité confuse, mais de l'entretien patient d'un espace d'expérience ouvert et sans fixation. La pratique artistique est un magnifique espace pour observer cela, pour transformer notre manière de mettre en forme et de travailler avec cette énergie que nous portons. Un champ de pratique pour transformer l'état d'esprit dans lequel on fait les choses et ainsi petit à petit se détendre et moins céder à l'agitation du faire et du refaire. Laisser de l'espace entre les signes et entre les respirations.

Dans ce chantier perpétuel, comment démanteler peu à peu nos armures de protection en styromousse, que l'on dresse pour protéger notre tendresse fondamentale ? C'est dans ces espaces d'abandon et de suspension créés par la détente, que se nichent les possibilités de dissolution, dans ces traits d'union où l'on ne concrétise rien et où l'on constate avec sérénité nos degrés d'ouverture et de fermeture face aux événements qui se manifestent en nous et devant nous, qui fondamentalement ne sont pas deux espaces distincts. Apprendre ainsi à accueillir toutes les formes et les déroulements inattendus, toutes les émotions et les pensées qui nous traversent et tous les êtres sensibles que l'on rencontre, dans une ouverture graduelle où l'on finit par accueillir avec tendresse nos propres fermetures et nos propres résistances.

Darboral, c'est ce champ de culture attentive aux bordures indéfinies, où l'on peut étudier autrement notre étanchéité et la traversée énergétique de toutes ces nourritures, qui nous alimentent et nous recomposent à chaque instant. De ces nourritures palpables et impalpables qui nous font prendre conscience, de façon magistrale, de nos relations interdépendantes avec les autres organismes vivants, présents et passés. Finissant par questionner et dissoudre les limites inquiètes de notre identité individuelle que l'on croyait bien délimitée et souveraine. Manger ensemble avec joie, en comprenant, au-delà des analyses conventionnelles, que tout est relié.

Massimo Guerrera

Montréal, juin 2008

EXPOSITIONS RÉCENTES

- 2008 Catch in the Act (the Performance of the viewer), Galerie Nationale du Canada, Ottawa
 Un Trait d'Union entre le Visible et l'Invisible - Darboral, Fonderie Darling, Montréal
- 2007 Darboral (et l'entretien patient d'un champ de pratique), Clint Roenisch Gallery, Toronto
 Sous influence VIA: (Massimo Lemieux Cotton), Galerie Horace art actuel, Sherbrooke
 Sous influence VIA: (Massimo Lemieux Cotton), Symposium de Baie St-Paul Août
- 2006 Darboral (et l'entretien patient d'un champ de pratique), Dunlop Art Gallery, Régina
- 2006 Darboral (et l'entretien patient d'un champ de pratique), Galerie Joyce Yahouda, Montréal
- 2005 Hors d'Œuvre: Ordre et Désordres de la nourriture, CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux, France